

Les debuts de la psychologie appliquee en France

Régine Plas

CESAMES

Université de Paris-Descartes

Abstract

In France, applied psychology came into existence at the beginning of the nineteenth century, with Alfred Binet's work. After the publication, in 1905, of the 1st version of his famous test, the 1st «classes de perfectionnement» (remedial classes) for retarded children were created on a trial basis. In his «laboratoire-école» (experimental school) in Grange-aux-Belles street, in Paris, Binet elaborated new teaching aids for these mentally deficient children.

Before World War I, applied psychology was also developed by Jean-Maurice Lahy who carried out researches about vocational training and psychology applied to the work place.

After the war, psychology was requested to help solve the problems posed by the changing society and its scientific and technical changes. It was the beginning of the professionalization of applied psychology with, in 1920, the founding of the Institute of psychology by Henri Piéron which was followed, in 1924, by the 1st French laboratory in psychotechnics, created by Lahy and, in 1928, of the National Institute created to give advice on courses and careers (Institut national d'orientation professionnelle), directed by Piéron, Henri Laugier and Julien Fontègne.

Keywords: Applied psychology, psychotechnics, careers advice.

La toute première psychologie française, qui se développe à la fin du 19^e siècle, sous l'impulsion d'Hippolyte Taine et, surtout, de Théodule Ribot, est peu préoccupée d'applications. Ribot, philosophe de formation dont la psychologie est exclusivement livresque, défend et illustre la méthode pathologique dans ses ouvrages. C'est cette méthode que Pierre Janet et Alfred Binet, dans leurs premiers travaux, utiliseront pour élaborer une psychologie de l'homme normal, si bien que la France, à l'époque, est perçue à l'étranger comme le pays de la psychologie pathologique. Janet poursuivra dans cette voie mais Binet, dès le début des années 1890, prendra ses distances avec le modèle pathologique pour développer sa «psychologie individuelle», qui part de l'anatomie et de la physiologie pour aboutir à l'étude des processus supérieurs. Ce sont ces processus supérieurs qui sont évalués par l'Echelle métrique de l'intelligence, destinée à faire un «diagnostic de niveau intellectuel» (Binet et Simon, 1905, p. 193), dont la publication, en 1905, marque les débuts de la psychologie appliquée en France. Mais les premières recherches

dans un autre domaine, celui de la psychologie du travail, sont également menées en France au début du 20^e siècle. Nous examinerons tout d'abord dans quelles conditions Binet et Simon ont été amenés à fabriquer le test et quelles en furent les applications immédiates. Nous nous intéresserons ensuite à ceux qui furent à l'origine des premières recherches en psychologie du travail, Edouard Toulouse et Jean-Maurice Lahy et enfin nous dirons quelques mots des débuts de la professionnalisation de la psychologie France dans l'entre-deux-guerres.

ALFRED BINET ET LES ENFANTS ANORMAUX

Rappelons qu'en France, en 1881 et 1882, le ministre de l'Instruction Publique, Jules Ferry, fait voter les lois scolaires instituant l'école obligatoire, laïque et gratuite. Très vite, certains instituteurs et pédagogues s'intéressent aux connaissances psychologiques sur les enfants. La pédagogie était un des nombreux centres d'intérêt de Binet qui avait créé en 1898, avec Victor Henri, une collection intitulée «La Bibliothèque psychologique et pédagogique». En 1899, Ferdinand Buisson, (1841-1932), qui avait été le principal inspirateur des lois Jules Ferry et était alors professeur de pédagogie à la Sorbonne, avait fondé la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant (de nos jours Société Alfred Binet et Théodore Simon) et demandé à Binet d'en faire partie. Ce dernier en deviendra le président en 1902. Très rapidement, cette société se pose le problème, alors d'actualité dans toute l'Europe et aux USA, de la scolarisation des enfants dits, selon les cas, anormaux, arriérés, débiles, idiots. En France, il existait, dans certains hôpitaux, des services spécialisés dans l'éducation des idiots. Le plus connu était la section des enfants arriérés ouverte en 1879 par Bourneville (1840-1909) à l'hôpital Bicêtre à Paris. Mais les enfants qui s'y trouvaient étaient en général gravement atteints et n'avaient pas d'autre avenir, à l'âge adulte, que l'hôpital psychiatrique. Binet pensait que beaucoup d'enfants anormaux pouvaient bénéficier d'une éducation adaptée susceptible, dans le meilleur des cas, de leur permettre de réintégrer les classes pour enfants normaux ou, au moins, de leur apprendre un métier et de favoriser leur intégration sociale. Il avait créé, au sein de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, une commission des enfants anormaux. En 1904, sous la pression de cette société, le ministère de l'Instruction publique nomma une «Commission interministérielle pour les anormaux» dont Binet fit partie. Cette commission s'aperçut rapidement qu'il était très difficile pour les instituteurs de décider si un enfant était ou non «arriéré de l'intelligence» et à quel degré. C'est pourquoi Binet et Simon mirent au point, en quelques mois, l'Echelle métrique de l'intelligence, destinée à l'«Examen psychologique» des enfants, dont ils précisent qu'il a pour but de «mettre en lumière la puissance intellectuelle de l'enfant, prise en elle-même, et séparée de tout ce qui constitue le savoir» (Binet et Simon, 1907, p. 43). Il ne s'agit donc pas d'évaluer les connaissances scolaires.

En effet, Binet pense que l'enfant anormal n'est pas un «normal ralenti ou arrêté dans son évolution ; il n'est pas inférieur en degré, il est autre» (Ibid., p. 20). Selon lui, ces enfants ne sont pas globalement retardés si bien qu'on ne peut pas les assimiler à des enfants normaux plus jeunes : leur développement est inégal et, si le développement de certaines «facultés» est retardé, d'autres sont celles de son âge. Il en découle qu'il ne faut pas essayer de leur apprendre,

plus lentement et sans arriver à son terme, le programme scolaire des enfants normaux : il leur faut un enseignement qui tienne compte de leurs aptitudes naturelles, c'est-à-dire des classes et une pédagogie spéciales. C'est pourquoi la commission recommanda la création de classes destinées aux anormaux, appelées classes de perfectionnement, annexées aux écoles ordinaires et déjà réclamées par Bourneville. Dès 1907, Binet fait état de l'ouverture à Bordeaux et à Paris, à titre expérimental, de 7 de ces classes et il signale qu'un projet de loi a été élaboré par le Ministère de l'Instruction publique. Il faudra en fait attendre avril 1909 pour qu'une loi officialise la création, les règles d'admission et le fonctionnement de ces classes.

En même temps qu'il mettait au point l'Echelle métrique, Binet poursuivait une réflexion sur la pédagogie adaptée aux enfants anormaux. Depuis le début de 1900, il travaillait en collaboration avec Vaney, directeur d'une école primaire située rue Grange-aux-Belles, à Paris et y avait créé un laboratoire de pédagogie qui fut reconnu officiellement en 1905 sous l'intitulé de Laboratoire de Pédagogie expérimentale. Il y mit au point des méthodes pédagogiques adaptées aux anormaux, en particulier la méthode d'«orthopédie mentale» qui n'était pas destinée à apprendre des notions jugées utiles, mais à «apprendre à apprendre». Selon Binet (1911), cette méthode «redresse, cultive, fortifie l'attention, la mémoire, la perception, le jugement, la volonté» (p.150). Il s'agissait d'exercices physiques dont le premier fut un exercice d'immobilité, baptisé l'«exercice des statues», qui consistait à demander aux enfants de rester immobiles durant une minute et était destiné à exercer la volonté, l'attention et le contrôle personnel.

Il est bien connu qu'en dehors de son application à la sélection des enfants susceptible d'entrer dans les classes de perfectionnement, le fameux test n'eut guère de succès en France lors de sa parution. Il fallut que le psychologue et eugéniste américain Henry Goddard l'importe aux USA, pour en faire un usage que Binet n'aurait certainement pas cautionné, pour qu'il devienne mondialement célèbre. Mais la psychologie appliquée, avant la Grande Guerre, n'est pas représentée par le seul Binet. Elle émerge également dans le domaine de la sélection professionnelle et de la psychologie appliquée au travail, sous l'impulsion d'Edouard Toulouse.

EDOUARD TOULOUSE, JEAN-MAURICE LAHY ET LES DÉBUTS DE LA PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE AU MONDE DU TRAVAIL

Edouard Toulouse (1865-1947) est un aliéniste, nommé en 1898 médecin-chef à l'asile de Villejuif. C'est aussi un infatigable réformateur social, perpétuellement en lutte contre l'ignorance et les préjugés au nom de l'esprit scientifique et de la rationalité. Il milite pour une «organisation technique de la vie» (Huteau, 2002, p. 49) qu'il s'emploie inlassablement à vulgariser dans de nombreux journaux destinés au grand public. En 1921, il fonde la Ligue française d'hygiène mentale et, l'année suivante, il ouvre le premier service psychiatrique ouvert à l'Hôpital Sainte-Anne. En 1931, il fonde l'Association d'Etudes sexologiques et en 1936, la Société de prophylaxie criminelle. S'il prend lui-même en charge la question de la prévention de la folie et du crime ainsi que la question sexuelle, il laisse à d'autres la réalisation d'une partie de son «programme» de rationalisation de la vie sociale, celle qui concerne l'organisation de travail et l'orientation professionnelle.

En effet, en 1898, dès son arrivée à Villejuif, Toulouse avait créé un Laboratoire de psychologie expérimentale qui sera rattaché à l'École pratique des hautes études en 1900. Il recrute deux jeunes collaborateurs, Henri Piéron et Nicolas Vaschide. Tous trois publient en 1904 un ouvrage intitulé *Technique de psychologie expérimentale* destiné à permettre scientifiquement de «discerner ce qui caractérise l'individu propre à telle ou telle fonction», «développer rationnellement les tendances utiles» et «classer les individus suivant leurs aptitudes» (p. 251). La *Technique...* se veut donc un instrument destiné à l'orientation et à la sélection «scientifiques» des sujets et c'est sous l'impulsion de Toulouse que la psychologie appliquée au monde du travail verra en France ses premières réalisations. Dès 1900, il avait demandé sans succès au ministre du commerce de créer un laboratoire destiné mettre au point des méthodes d'examen des aptitudes afin de procéder à une sélection rationnelle des travailleurs, car l'intérêt de la société était, selon lui, que chacun trouve sa vraie place. Par la suite, il réclamera, toujours sans succès, la création d'un Laboratoire du travail (Turbiaux, 1996).

Toutefois il obtiendra, en 1906, le soutien du ministre du travail, René Viviani. Dès 1905, Jean-Maurice Lahy, récemment recruté dans le laboratoire de Villejuif, avait entrepris les premières recherches dans le domaine. Lahy (1872-1943) était un autodidacte qui avait suivi les cours de Ribot au Collège de France ainsi que des cours de physiologie comparée et de sciences des religions à l'École des Hautes Etudes. Il avait soutenu une thèse sous la direction de Marcel Mauss. C'était aussi, comme le ministre René Viviani et Edouard Toulouse, un franc-maçon qui deviendra Grand Maître au Grand Orient de France. Ces premiers travaux portent sur des professions nouvelles ou renouvelées par des progrès techniques. Il étudie d'abord, à partir de 1905, les dactylographes puis les conducteurs de tramways et enfin les ouvriers typographes. Dans les deux premières études, il s'intéresse principalement aux signes psychophysiologiques qui permettent de déterminer la «supériorité professionnelle» des sujets. La troisième, sur les ouvriers typographes, lui avait été commandée par le Ministère du travail et était soutenue par le syndicat parisien des compositeurs à la main. En effet, les ouvriers du livre se plaignaient du surcroît de fatigue occasionné par l'introduction de la linotype dans l'imprimerie. Lahy démontra que la nouvelle organisation du travail et sa mécanisation étaient en cause dans la fatigue ressentie par les ouvriers et que la sensation de fatigue n'était pas seulement physiologique, mais était due également au fait que le travail était «monotone et assujettissant». Au cours de cette recherche, il se pencha sur les conflits qui opposaient les hommes et les femmes typographes. Les femmes étaient accusées de prendre l'emploi des hommes, en acceptant des salaires plus bas et en se montrant moins combatives lors des grèves. Lahy démontra que le travail des femmes est équivalent à celui des hommes car il y avait «des ouvriers doués et des ouvriers inaptes, des deux côtés» (Lahy, 1909, p. 299) et donc que rien ne légitimait les différences de salaires entre hommes et femmes.

Avant la Grande Guerre, Lahy publia également plusieurs articles très critiques vis-à-vis de «l'organisation scientifique du travail» prônée par Frederick Winslow Taylor et il publiera en 1916 un ouvrage intitulé *Le système Taylor et la physiologie du travail professionnel*. Le Taylorisme avait été introduit en France dès 1907 par un polytechnicien et ingénieur des mines, Henry Le Chatelier (1850-1936), qui se définissait lui-même comme un «apôtre du système Taylor» (cité par Turbiaux, 1999, p. 56). Lahy adresse de nombreux reproches au Taylorisme. Celui

d'assimiler l'ouvrier, le «moteur humain» selon Taylor, à une machine, sans tenir compte des données de la psychologie et de la physiologie. Celui de sélectionner les ouvriers selon les seuls critères de rendement sans s'intéresser à «la valeur propre de chaque ouvrier» (Lahy, 1916, p. 183), qui ne tient pas compte de la supériorité professionnelle et surtout qui néglige la sélection professionnelle préalable qui pourrait permettre de recruter des travailleurs «possédant les qualités psychologiques nécessaires au parfait exercice de leur profession» tout en orientant ceux qui ne possèdent pas ces qualités vers «des occupations conformes à leurs aptitudes. Au bout de quelques années on verra diminuer le nombre des déclassés et augmenter le rendement industriel» (Ibid., p. 71). On voit que dans cet ouvrage, qui contribuera à le faire connaître, Lahy présente la «science psycho-physiologique» comme une alternative au Taylorisme.

Après la guerre, en 1924, Lahy créera le premier laboratoire de psychotechnique français, à la demande de la Société des transports en commun de la région parisienne. Il mettra au point de nombreuses épreuves physiologiques et psychologiques pour sélectionner les conducteurs de tramways et d'autobus.

L'APRÈS-GUERRE ET LES DÉBUTS DE L'INSTITUTIONNALISATION DE LA PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

En 1918, la France est exsangue. Du fait des pertes humaines dues à la guerre, la main d'œuvre manque et il faut également reclasser les mutilés. En outre, la guerre a entraîné d'importants changements économiques et sociaux. Les sciences humaines sont requises de résoudre les questions sociales posées par une société en mutation. Il faut des spécialistes capables d'affecter chacun, selon ses aptitudes, à la place qui lui permettra de contribuer au mieux à la reconstruction du pays.

En 1920, profitant d'une loi qui permettait aux universités de créer, en leur sein, des instituts autonomes, Henri Piéron (1881-1964) fonda l'Institut de psychologie, qui accueillit ses premiers étudiants l'année suivante. Rappelons qu'alors, il n'existait pas, en France, de cursus universitaire délivrant un diplôme de psychologie. La formation durait un an et proposait 3 diplômes : psychologie, pédagogie, psychologie appliquée. Toutefois, jusque dans les années 60, cet institut restera un lieu de diffusion du savoir plutôt académique et ne débouchera pas sur une réelle professionnalisation (Carroy, Ohayon et Plas, 2006).

Il n'en va pas de même pour l'orientation professionnelle. Dès la fin de la guerre, un groupe d'universitaires progressistes, tous anciens combattants, qui se baptisaient «Les compagnons de l'université nouvelle» avait demandé une réforme du système éducatif et mis en avant un projet d'«Ecole unique». En effet, en France, à l'époque, les enfants des classes populaires allaient à l'école primaire alors que les enfants d'origine bourgeoise, durant toute leur scolarité, allaient au lycée où, après les classes primaires, ils accédaient aux études secondaires. Les compagnons de l'université nouvelle furent rapidement rejoints par Piéron, par le psychologue de l'enfant Henri Wallon (1879-1962), par Ferdinand Buisson et par le physiologiste Henri Laugier (1888-1973). Tous voulaient que, grâce à l'école unique, «les meilleurs soient tirés de la foule et mis à leur vraie place, la première» (cité par Huteau et Lautrey, 1979, p. 28). Il s'agissait donc de

donner à chacun, selon ses aptitudes, sa juste place dans la société, grâce à une épreuve dite de «sélection-orientation» que les élèves devraient, en plus de leur évaluation scolaire, passer avec succès pour être admis dans l'enseignement secondaire. Ce projet, qui suscita une farouche opposition de la bourgeoisie, n'aboutit pas avant la seconde guerre mondiale. Toutefois, on peut dire qu'il fut à l'origine de la création, en 1928 de l'Institut national d'orientation professionnelle (INOP), dont la direction fut confiée à Piéron, Laugier et Julien Fontègne (1879-1944), professeur d'enseignement professionnel à Strasbourg. L'INOP, contrairement à l'Institut de psychologie, eut tout de suite un grand succès puisque avant la deuxième guerre mondiale, selon Piéron, il avait formé 476 conseillers d'orientation et qu'en 1938 un décret-loi régla la profession et obligea chaque département à créer au moins un service d'orientation professionnelle. Toutefois, si les conseillers d'orientation surent s'organiser rapidement, il faudra attendre 1985 pour qu'une loi réglemente la profession de psychologue en France.

Bibliographie

- BINET A. (1907): «Les nouvelles classes de perfectionnement», *Bulletin de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant*, pp. 170-183.
- (1911): *Les idées modernes sur les enfants*. Paris, Flammarion.
- BINET A. et Th. SIMON (1905): «Méthodes nouvelles pour faire le diagnostic différentiel des anormaux de l'intelligence», *L'Année psychologique*, 11, pp. 163-336.
- (1907): *Les enfants anormaux. Guide pour l'admission des enfants anormaux dans les classes de perfectionnement*. Paris, Armand Colin.
- CARROY, J., A. OHAYON et R. PLAS (2006): *Histoire de la psychologie en France. XIX^e-XX^e siècles*. Paris, La Découverte.
- HUTEAU, M. (1996): «L'École française de psychotechnique» 1900-1940. In Clot Y. *Les histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire*. 2^e édition augmentée, Toulouse, Octares, pp. 71-88.
- (2002): *Psychologie, psychiatrie et société sous la Troisième République. La biocratie d'Édouard Toulouse (1865-1947)*. Paris, L'Harmattan.
- HUTEAU M. et J. LAUTREY (1979): «Les origines et la naissance du mouvement d'orientation». *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 8, N° 1, pp. 3-43.
- LAHY, J.-M. (1909): «Les conflits du travail. Hommes et femmes typographes». *Revue Socialiste*, 49, pp. 289-312.
- (1910): «Recherches sur les conditions du travail des ouvriers typographes composant à la machine dite Linotype», *Bulletin de l'Inspection du travail et de l'hygiène industrielle*, 1-2, pp. 45-103.
- (1916): *Le système Taylor et la physiologie du travail professionnel*. Paris, Masson.
- TOULOUSE, E., N. VASCHIDE et H. PIÉRON (1904): *Technique de psychologie expérimentale: Examen des sujets*. Paris, Doin.
- TURBIAUX, M. (1999): «Contribution à l'histoire des débuts de la psychologie du travail en France», in Y. Clot: *Les histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire*. 2^e édition augmentée, Toulouse, Octares, pp. 31-69.